



HAL
open science

Georges Canguilhem et John Dewey. La vie comme critique, invention et expérimentation

Arto Charpentier

► **To cite this version:**

Arto Charpentier. Georges Canguilhem et John Dewey. La vie comme critique, invention et expérimentation. Repenser la nature. Dewey, Canguilhem, Plessner, Editions Rue d'Ulm, 2023, Actes de la recherche à l'ENS, 978-2-7288-0820-5. 10.4000/books.editionsulm.9796 . hal-04128845

HAL Id: hal-04128845

<https://hal.science/hal-04128845v1>

Submitted on 14 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Arto Charpentier, « Georges Canguilhem et John Dewey. La vie comme critique, invention et expérimentation »

À paraître dans Arto Charpentier, Marco Dal Pozzolo et Matteo Pagan (dir.), *Repenser la nature. Dewey, Canguilhem, Plessner*, Paris, Rue d'Ulm, 2023. Merci de citer de préférence la version publiée.

Introduction

L'objectif de cet article est de poser les premiers jalons d'une confrontation philosophique entre John Dewey (1859-1952) et Georges Canguilhem (1904-1995), en se concentrant sur leurs philosophies du vivant, et plus particulièrement sur leurs façons originales de concevoir les rapports entre l'organisme vivant et son environnement.

Il s'agira d'un essai de comparaison philosophique, plutôt du récit d'un dialogue effectif ou de la restitution d'influences réciproques, puisqu'en l'état des sources rien ne permet de penser que ces deux penseurs ne se sont jamais lus en détail. S'il n'est guère étonnant que John Dewey n'ait vraisemblablement pas eu l'occasion de découvrir les travaux de Georges Canguilhem, dont la thèse de médecine¹ paraît en 1943 en pleine France occupée (alors que Dewey avait déjà plus de 84 ans), il est à bien des égards plus surprenant que Canguilhem n'aie jamais semble-t-il ressenti le besoin de se confronter en détail à la pensée de John Dewey qui, sans être aussi célèbre que celle de William James à l'époque en France, n'en était pas moins connue et discutée depuis au moins le début du siècle².

De fait, la seule référence explicite que l'on trouve dans l'œuvre publiée de Canguilhem à Dewey figure dans sa conférence de 1947 sur « Le vivant et son milieu »³ : Canguilhem y présente le pragmatisme comme l'intermédiaire historique entre le darwinisme et le behaviorisme ; et même s'il note en passant ce qui dans la perspective de Dewey s'écarte par avance d'une approche strictement behavioriste telle qu'elle sera développée par John Watson et préfigure des critiques qui lui seront adressées dans le champ de la psychologie par Jacob Kantor et Edward Tolman notamment⁴, Canguilhem ne s'attarde guère sur l'originalité de la pensée du philosophe américain, dont il n'avait probablement qu'une connaissance de seconde main (via la thèse d'André Tilquin)⁵.

¹ G. Canguilhem, *Essai sur le normal et le pathologique* (1943).

² Il resterait à écrire une histoire détaillée de la réception de Dewey en France au XXe siècle, qui s'est d'abord faite par l'intermédiaire de pédagogues qui ont fait paraître des traductions de ses textes dès 1909. En 1930, Dewey est accueilli en Sorbonne pour recevoir le titre de *doctor honoris causa* des mains de l'anthropologue Marcel Mauss, qui note à cette occasion combien son maître Durkheim l'estimait, et il prononce une conférence devant la Société française de philosophie, ce qui témoigne d'une réception plus large de son œuvre.

³ G. Canguilhem, « Le vivant et son milieu », p. 495.

⁴ *Ibid.*

⁵ A. Tilquin, *Le Behaviorisme* (1942), citée dans G. Canguilhem, *op. cit.*, p. 492.

Plus généralement, même si plusieurs commentateurs ont remarqué la présence insistante de thèmes pragmatistes dans la philosophie de Canguilhem⁶, les références explicites à ce courant dans son œuvre restent rares et visent le plus souvent William James, auquel Canguilhem reproche (selon une ligne argumentative assez classique) d'identifier toutes les valeurs à l'utilité personnelle et à la poursuite de « ce qui paie »⁷. Il serait intéressant d'explorer plus en détail les facteurs à la fois biographiques et historiques – liées notamment aux conditions de la première réception du pragmatisme en France au début du XXe siècle, centrée sur l'œuvre de William James et sur le problème de la vérité⁸ – qui peuvent contribuer à expliquer cette absence d'intérêt approfondi de la part de Canguilhem pour les grandes figures de ce courant.

Cependant, nous arguerons qu'en dépit de leurs différences, Dewey et Canguilhem partagent un motif commun, à savoir la volonté de réinscrire l'expérience humaine dans sa matrice biologique : Dewey décrit ainsi l'expérience comme « l'affaire » des transactions continuées entre un organisme acculturé et son environnement⁹, tandis que Canguilhem déclare que « l'expérience c'est d'abord la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat (*Auseinandersetzung*, dit Goldstein) avec le milieu¹⁰ ». En vertu de ce geste philosophique commun, ces deux auteurs ont dû faire face à des accusations de *biologisme* : on leur a reproché de subordonner l'expérience humaine à un destin préétabli, qui serait fixé une fois pour toute par la constitution physiologique de l'humain ou par la trajectoire évolutive de son espèce (que ce soit la survie ou la satisfaction de ses besoins organiques) et ainsi de nier la contingence, l'ouverture historique et l'imprévisibilité radicales de l'existence humaine¹¹.

Notre objectif dans cet article est de montrer que ces reproches de biologisme adressés à Dewey et Canguilhem sont infondés. Pour ce faire, nous pourrions nous tourner vers leurs théories de la culture et de la technique, pour établir comment ces deux auteurs reconnaissent la contingence irréductible et l'historicité propre des formes de la pratique humaine, mais notre objectif dans ce chapitre sera plutôt de repartir de leurs philosophies du vivant, pour montrer comment c'est au sein même de leurs théories biologiques que nous pourrions trouver les ressources nécessaires pour penser une biologisation de l'expérience humaine qui évite tout biologisme.

⁶ A. Angelini, *Biopolitica ed ecologia*, p. 287 et 308.

⁷ Voir les remarques sur le pragmatisme dans G. Canguilhem et C. Panet, *Traité de Logique et de Morale* (1939), p. 798.

⁸ Voir notamment S. Malderieux (dir.), *Bergson et James. Cent ans après*.

⁹ J. Dewey, *Logique*, chap. II et III.

¹⁰ G. Canguilhem, « L'expérimentation en biologie animale », p. 353.

¹¹ Sur les reproches adressés en France à l'idée d'une « philosophie biologique », voir G. Canguilhem, « Note sur la situation faite en France à la philosophie biologique » (1947).

1. Organisme, milieu, environnement

Il est clair que Dewey et Canguilhem appartiennent à des contextes intellectuels très différents, bien qu'ils se distinguent tous deux par une fréquentation assidue des savoirs et théorisations biologiques de leurs temps. Dewey revendique ainsi « l'influence du darwinisme sur [s]a philosophie »¹², s'intéresse aux débats biologiques de son époque, et se place dans la filiation critique de la psychologie biologique de James¹³ ; tandis que Canguilhem, docteur en médecine, s'est beaucoup intéressé au champ de la physiopathologie et a présenté les travaux de Jakob von Uexküll et Kurt Goldstein comme un « encouragement » à ses réflexions¹⁴. De leur différence de contexte témoigne le fait que ces deux auteurs emploient un vocabulaire distinct, l'un privilégiant la notion de milieu, l'autre celle d'*environnement*¹⁵. Cependant, en dépit de ces différences terminologiques, Canguilhem et Dewey se rejoignent pour refuser toute conception passive de l'adaptation, selon laquelle il revient à l'organisme de s'adapter unilatéralement aux exigences mouvantes de son environnement. Canguilhem et Dewey insistent au contraire sur le rôle irréductiblement actif de l'organisme dans ce processus d'ajustement, qui s'attache à transformer ses conditions de vie afin de les adapter à ses exigences de vivant. Plus précisément, nous allons montrer que ces deux auteurs posent la thèse d'une *co-constitution fonctionnelle* et d'une *co-évolution dialectique* entre les organismes vivants et leurs milieux de vie.

Dewey a l'originalité de défendre une conception radicalement *transdermale* du vivant, au sens où pour lui les activités caractéristiques d'un organisme ne se cantonnent jamais aux seules limites de sa peau, mais impliquent toujours la coopération d'énergies extérieures : la respiration requiert de l'air aussi bien que des poumons, la locomotion un sol tout autant que des membres, la nutrition, des aliments en plus d'un système digestif, etc.¹⁶ L'organisme, explique par conséquent Dewey, ne vit pas *dans* son environnement, mais *par* son environnement ou *grâce à* lui, au sens où il ne peut survivre s'il n'est pas activement engagé dans une multitude de transactions avec ce qui l'environne. Dewey va même jusqu'à considérer que ce qu'on appelle *la vie* est un faisceau de fonctions ou d'activités interreliées qui, bien loin d'être restreintes à l'organisme vivant, sont

¹² J. Dewey, « L'influence du darwinisme sur la philosophie » (1909). Sur la façon dont les travaux des premiers pragmatistes sont nourris des recherches en biologie de leurs époques, cf. T. Pearce, *Pragmatism's Evolution*.

¹³ J. Dewey, « From Absolutism to Experimentalism » (1930), p. 157.

¹⁴ G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, p. 193. A propos de l'influence d'Uexküll sur la philosophie de Canguilhem, on peut se rapporter à l'article de Marco Dal Pozzolo dans le même volume.

¹⁵ Sur l'histoire transnationale de ces notions, voir W. Feuerhahn, « Les catégories de l'entendement écologique ... » et T. Pearce, « From "circumstances" to "environment" ».

¹⁶ J. Dewey, *Unmodern Philosophy and Modern Philosophy*, p. 321 sq.

distribuées sur l'ensemble du complexe organisme-environnement¹⁷. D'où sa préférence pour le concept de transaction, plutôt que pour celui d'interaction : en effet, d'après Dewey la notion d'interaction laisse entendre qu'il existerait deux entités indépendantes qui entreraient ensuite en relation pour produire les fonctions du vivant, tandis que la notion de transaction désigne une relation qui est constitutive des termes mêmes qu'elle met en rapport. Autrement dit, pour Dewey, environnement et organisme n'existent en tant qu'ils sont conjointement impliqués dans cet ensemble d'activités interreliées qui constituent la vie : « un organisme n'existe qu'en puissance, écrit Dewey, tant qu'il n'est pas activement engagé dans des interactivités avec son environnement » ; et à l'inverse, les éléments de son entourage physique ne font partie de son environnement qu'en tant qu'ils sont opérationnellement impliqués dans la conduite de ses activités¹⁸. Pour Dewey, ce qui prime est la vie, et organisme et environnement ne désignent rien d'autre que le résultat d'une décomposition analytique de cette unité d'opération première qui est celle des fonctions du vivant¹⁹.

Pour élucider cette thèse d'une co-constitution fonctionnelle entre l'organisme et son environnement, Dewey introduit une distinction cruciale entre les notions d'environnement (*environment*) et d'entourage physique (*physical surroundings*) qui n'est pas sans rappeler l'opposition conceptuelle que l'on trouve chez Uexküll entre *Umwelt* et *Umgebung* ou encore chez Canguilhem et Merleau-Ponty entre *milieu* et *entourage géographique*, ou encore *milieu* et *environnement*²⁰. Ainsi, dans un article de 1911 pour la *Cyclopedia of Education*, Dewey définit l'environnement comme « la somme totale des conditions qui entrent de manière active dans la direction des fonctions d'un être vivant donné » ; il ajoute qu'il existe à chaque instant dans l'entourage physique d'un organisme de nombreux éléments qui sont indifférents pour la conduite de ses activités, de sorte que ceux-ci ne font pas partie de son environnement²¹.

Il serait intéressant de savoir si au moment où il écrit ces lignes en 1911, Dewey avait une connaissance même indirecte des travaux d'Uexküll (dont l'un des premiers ouvrages est paru en Allemagne deux ans plus tôt²²). A notre connaissance, rien ne permet de le déterminer²³. Cependant, indépendamment de la question de savoir s'il y a eu ou non une influence effective entre ces deux auteurs, la confrontation de leurs positions philosophiques est intéressante en ce qu'elle permet de

¹⁷ J. Dewey, *ibid.*, p. 322 et *Logique*, p. 83.

¹⁸ *Ibid.*, p. 92.

¹⁹ Sur cette conception transdermale, voir P. Steiner, « Interaction et transaction. Quelques enjeux pragmatistes pour une conception relationnelle de l'organisme ».

²⁰ Voir le chapitre de Marco Dal Pozzolo.

²¹ J. Dewey, *Contributions to A Cyclopedia of Education*, p. 438 et *Logique*, p. 83.

²² J. von Uexküll, *Umwelt und Innenwelt der Tiere* (1909).

²³ La seule référence explicite que l'on trouve chez Dewey à Uexküll est beaucoup plus tardive, elle se trouve dans une note de l'ouvrage co-écrit avec A. Bentley, *Knowing and the Known* (1949), p. 117.

dissiper une ambiguïté potentielle dans les analyses de Dewey. En effet, on pourrait croire à lire certains passages que Dewey adopte une définition causale de l'environnement, en y incluant tout ce qui est susceptible d'affecter causalement les activités d'un vivant donné. Or une telle définition pose un problème crucial de délimitation : en effet, si on adopte cette définition, on doit considérer que l'environnement d'un mollusque inclut non seulement l'eau de la mer dans laquelle il se meut, mais aussi la Lune qui affecte le mouvement des marées, voire même les planètes qui influencent la trajectoire de la Lune, et ainsi de suite ; de proche en proche, par continuité causale, l'environnement du mollusque en viendrait à inclure potentiellement l'univers entier, ce qui rendrait caduque la distinction établie par Dewey entre entourage physique et environnement. *A contrario*, si l'on veut préserver la pertinence de cette distinction, il faut considérer – et c'est ce que la confrontation avec Uexküll permet d'explicitier – que l'environnement d'un organisme contient non pas tout ce qui est susceptible d'affecter causalement son activité, mais tout ce à quoi il est *responsive*, c'est-à-dire ce à quoi il est capable de se rendre sensible et auquel il peut répondre par son activité²⁴. Ainsi, on arguera que la Lune n'appartient pas à l'environnement du mollusque, bien qu'elle affecte causalement son activité, parce qu'il n'est pas en mesure de l'appréhender dynamiquement et de faire varier son comportement en fonction d'elle. En d'autres termes, l'environnement d'un organisme chez Dewey dépend de ses capacités fonctionnelles, et notamment de ses capacités de discrimination.

Cette nouvelle interprétation de la notion d'*environment* chez Dewey, qui met l'accent sur la *responsiveness*, converge avec les développements que Canguilhem consacre à la notion d'*Umwelt* chez Uexküll et Goldstein dans sa conférence de 1947 sur « Le vivant et son milieu » :

Le milieu de comportement propre (*Umwelt*) pour le vivant, c'est un ensemble d'excitations ayant valeur et signification de signaux. Pour agir sur un vivant, il ne suffit pas que l'excitation physique soit produite, il faut qu'elle soit remarquée. [...] Il faut, autrement dit, pour qu'elle soit efficace, qu'elle soit anticipée par une attitude du sujet. [...] Un vivant, ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations²⁵.

Canguilhem présente ainsi le milieu comme « un prélèvement électif » réalisé « dans l'environnement géographique » d'un organisme, en fonction de la nature de ses capacités fonctionnelles et perceptives²⁶.

Si cette clarification conceptuelle est importante, c'est qu'elle permet de souligner que pour ces différents auteurs on ne saurait comprendre le comportement d'un être vivant si l'on oublie

²⁴ C'est du reste cet adjectif que Dewey emploie dans les passages où il est le plus rigoureux dans ses formulations, voir J. Dewey, *Contributions to A Cyclopedic of Education*, p. 438.

²⁵ G. Canguilhem, « Le vivant et son milieu », p. 497.

²⁶ *Ibid.*

qu'il est aussi, fut-ce de manière proleptique et simplement esquissée, le siège d'une subjectivité. Dewey souligne cette dimension avec force dans *Expérience et nature* : dès qu'il y a un organisme vivant, il y a une sélectivité, une réponse différenciée, et donc la base d'une sensibilité (indépendamment, argue-t-il, de la question de savoir si cette capacité est actualisée dans la vie végétale ou non)²⁷. Canguilhem insiste également sur l'irréductible subjectivité dont les organismes individuels sont à ses yeux les porteurs. Cette conviction partagée contribue à expliquer leur rejet commun du réductionnisme behavioriste objectiviste à la Watson qui fait l'économie de toute référence opératoire à la subjectivité dans l'explication du comportement des vivants, en le traitant comme la résultante aveugle d'une série de réflexes conditionnés²⁸. A l'opposé, Dewey et Canguilhem défendent tous deux une conception radicalement intégrée, transdermale et *purposive* du comportement vivant. Canguilhem affirme ainsi qu'on ne saurait « dissoudre dans l'anonymat de l'environnement mécanique, physique et chimique ces centres d'organisation, d'adaptation et d'invention que sont les êtres vivants²⁹ ».

En outre, à la lumière des développements de la biologie évolutive de son temps, Dewey déclare en 1898 que « le chapitre non écrit de la sélection naturelle est celui de l'évolution des environnements³⁰ ». Il faut entendre par là à la fois 1. le processus (constitutif) par lequel différentes espèces se découpent des environnements différenciés dans leur entourage physique, en fonction de la nature spécifique de leurs capacités, et 2. le processus (causal) par lequel les membres des différentes espèces introduisent des modifications durables dans leurs environnements, afin de les subordonner à leurs exigences de vivants et d'assurer les conditions requises pour leurs activités. Si le premier processus renvoie à la thèse de la co-dépendance fonctionnelle entre l'organisme et l'environnement que nous venons d'exposer, le second renvoie à la thèse de la co-évolution dialectique, que nous allons examiner maintenant.

2. Adaptation, dialectique et évolution

²⁷ J. Dewey, *L'expérience et la nature*, p. 200.

²⁸ Sur le rejet du schéma stimulus-réponse comme outil universel d'intelligibilité du comportement organique, voir l'article séminal de Dewey de 1896 sur la notion d'arc-réflexe en psychologie, qu'il rejette précisément au nom d'une conception holiste, intégrée et *purposive* du comportement. Il est surprenant à ce titre que Canguilhem ne mentionne pas cet article dans sa thèse sur *La formation du concept de réflexion aux XVIIe et XVIIIe siècles* (1955) où il évoque plusieurs critiques similaires dont ce concept a fait l'objet depuis la fin du XIXe siècle. Il y a là un autre exemple de cet échange manqué qui ne cesse de nous interroger.

²⁹ G. Canguilhem, « Le vivant et son milieu », p. 507.

³⁰ J. Dewey, « Evolution and Ethics » (1898), p. 52.

Canguilhem et Dewey conçoivent la relation entre l'organisme et son milieu comme un rapport dialectique. D'un point de vue fonctionnel, d'après Dewey, les activités qui constituent un vivant ne peuvent perdurer que si se maintient un niveau d'intégration suffisant entre les énergies organiques et extra-organiques impliquées dans la conduite de ses activités. Plus précisément, ce qui caractérise un être vivant comme tel, c'est l'effort pour préserver contre les perturbations qui le menacent le niveau d'intégration minimum entre les conditions organiques et extra-organiques requis pour l'exercice de ses *fonctions*³¹. Dans *Expérience et nature*, Dewey explique que c'est précisément cette dynamique fonctionnelle d'auto-maintien qui distingue les systèmes vivants des systèmes non-vivants :

Le fer se caractérise par des biais ou des réactions sélectives ; mais il ne témoigne d'aucun biais en faveur du fait de demeurer du fer pur ; cela lui convient tout aussi bien de devenir de l'oxyde de fer. Il ne montre aucune tendance dans son interaction avec l'eau à modifier cette interaction de façon à ce que les conséquences perpétuent les caractéristiques du fer pur. A l'inverse, s'il le faisait, il porterait les marques d'un corps vivant, et s'appellerait « organisme »³².

A l'inverse, ce qui caractérise un organisme comme tel d'après Dewey, c'est son effort pour réguler ses modalités de transaction avec son environnement de sorte à assurer les conditions organiques et environnementales indispensables à l'exercice de ses fonctions.

On retrouve par-là la thèse originale de Canguilhem, au fondement de sa théorie de la normativité vitale, selon laquelle « la vie est le contraire d'une relation d'indifférence au milieu³³ » : pour Canguilhem, le vivant est précisément cet être normatif qui institue une polarité immanente de valeurs, entre des états qui sont favorables à la poursuite de ses activités, et des états qui y sont défavorables, polarité qui s'atteste empiriquement par l'effort critique de l'organisme pour réinstaurer ces états positifs lorsqu'ils sont troublés. C'est précisément à ses yeux cette puissance normative qui sous-tend et anime le « débat » continué de l'organisme avec son milieu de vie³⁴.

La thèse que nous défendrons est que Dewey reconnaît également la normativité constitutive du vivant, lorsqu'il déclare que les valeurs émergent dans la nature précisément au moment où apparaît « un organisme vivant qui a des préférences et les défend³⁵ ». Toute sa discussion dans *Expérience et nature* du *besoin* conçu comme un état de déséquilibre objectif entre l'organisme et son environnement, qui suscite *l'effort* en vue du rétablissement de l'équilibre (en quoi consiste la *satisfaction*) est précisément la façon qu'à Dewey de naturaliser la normativité, en rendant

³¹ J. Dewey, *Logique*, p. 85 sq.

³² J. Dewey, *L'expérience et la nature*, p. 199 (trad. mod.).

³³ G. Canguilhem, « Vie », p. 581.

³⁴ G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, p. 131-154.

³⁵ J. Dewey, « Conversation sur la Nature et son Bien » (1909), p. 54.

compte de l'émergence naturelle des valeurs au sein même de la dynamique fonctionnelle du vivant³⁶.

Ainsi donc, pour reprendre un vocabulaire qui n'est pas directement le sien, on peut considérer que chez Dewey, dans les relations entre un organisme vivant et son environnement, s'expriment inséparablement une sensibilité, une normativité et une agentivité. Chaque vivant individuel se déploie comme le siège d'une histoire de vie (*life-history*) scandée par une alternance entre des phases d'équilibre momentanées, plus ou moins durables, et des phases de crises où l'organisme perd pied avec son environnement et s'efforce de regagner les conditions de son intégration fonctionnelle avec lui. Chez les organismes les plus simples, argue Dewey, cet effort d'ajustement est quasi-aveugle et instinctif ; chez les organismes supérieurs, il est partiellement conscient et délibéré ; mais dans tous les cas, explique Dewey, il y a un effort explicite de la part de l'organisme pour transformer la situation afin de garantir ses conditions fonctionnelles³⁷.

Or, pour Canguilhem comme pour Dewey, cet effort d'ajustement caractéristique du vivant n'est jamais purement passif. Contrairement à Herbert Spencer pour qui il revient à l'organisme de s'adapter unilatéralement aux transformations incessantes de son environnement, l'adaptation pour Dewey :

n'est pas simplement l'affaire d'un façonnement de l'organisme par l'environnement. Même une palourde agit sur son environnement et le modifie à un certain degré. [...] Il n'y a rien, dans une créature vivante, de l'ordre d'une pure conformation aux conditions. [...] Dans l'intérêt de la maintenance de la vie, il y a toujours une transformation de certains éléments dans le médium environnant³⁸.

Chez Canguilhem également, on retrouve le rejet de toute conception unilatérale et passive de l'adaptation, au profit de la reconnaissance du fait que l'organisme transforme constamment son milieu de vie, afin de le subordonner à ses exigences de vivant³⁹.

Ces deux auteurs établissent donc une relation de co-évolution dialectique entre l'organisme vivant et son environnement, au sens où du conflit momentané entre les fonctions d'un vivant et l'état présent de ses conditions de vie, naît un effort de reconstruction dynamique

³⁶ J. Dewey, *L'expérience et la nature*, p. 200 (trad. mod). Sur l'ancrage biologique des processus de valuation chez Dewey, voir « The Field of "Value" » (1949), p. 334-335. Cependant, il faut noter que pour Dewey, si les valeurs émergent à partir d'une matrice biologique, elles ne s'y réduisent pas, puisqu'elles impliquent également une dimension réflexive propres aux capacités linguistiques des êtres humains. Il serait intéressant sur ce point de proposer une confrontation systématique entre la théorie des valeurs de Dewey et celle de Canguilhem qui sont au cœur de leurs « alternaturalismes » respectifs. C'est un chantier qu'il reste à mener.

³⁷ J. Dewey, *Contributions to A Cyclopedic of Education*, p. 448.

³⁸ J. Dewey, *Reconstruction en philosophie*, p. 141-142 (trad. mod.).

³⁹ G. Canguilhem, « Le vivant et son milieu ».

de la situation, dont les deux termes sortent transformés⁴⁰. S'il est possible de qualifier cette relation de dialectique⁴¹, c'est pour souligner le caractère moteur et structurant qu'y joue le conflit, à condition cependant d'ajouter qu'il s'agit d'une dialectique sans aboutissement définitif ni *télos* prédéfini⁴². En effet, Dewey ne cesse de critiquer les philosophes tels que Spencer qui posent que la trajectoire développementale de chaque individu, ainsi que l'évolution biologique de chaque espèce, sont téléologiquement orientées vers la poursuite d'une adéquation toujours plus grande entre les organismes vivants et leurs conditions de vie. Pour Dewey, cette idée d'une « adaptation achevée » où « plus aucun ajustement ou réajustement ne seraient nécessaires » est illusoire, dans la mesure où l'adaptation d'un vivant individuel à ses conditions de vie est toujours au mieux partielle, précaire, et indéfiniment relancée⁴³.

Dewey remarque que les espèces sont inégales face aux exigences de ce processus d'adaptation : les organismes les plus simples ne disposent guère de latitude pour modifier leur environnement de façon significative et durable, ni pour faire varier leurs activités en réponse aux aléas qui les affectent. Cela veut dire qu'en cas de perturbation massive, ils ont toutes chances de s'engager dans une réaction catastrophique et de mourir. À l'inverse, les organismes plus complexes ont le pouvoir d'introduire des modifications significatives et durables dans leurs environnements – les oiseaux font des nids, les castors construisent des barrages, autant de processus que la biologie contemporaine désigne sous les catégories de *construction de niche* ou d'*ingénierie écosystémique*⁴⁴ –, et ils disposent également d'une plus grande plasticité comportementale pour réajuster leurs activités en fonction de ces aléas⁴⁵. C'est pourquoi, Dewey explique que chez les organismes complexes tel que l'être humain, le rétablissement de l'intégration fonctionnelle après une crise peut se faire selon trois modalités qui ne sont pas équivalentes du point de vue des « standards de vie » qu'elles mettent en jeu⁴⁶ :

1. La première modalité est la *stagnation*. Elle intervient lorsque l'équilibre organisme-environnement est rétabli sur un plan qui est fonctionnellement équivalent au précédent, au sens où les possibilités de vie ouvertes à l'individu sont en gros similaires à celles dont il disposait auparavant.

⁴⁰ Trevor Pearce propose une confrontation entre Dewey et les théoriciens dialectiques de la biologie du XXe siècle tels que Levins et Lewontin dans T. Pearce, « The Dialectical Biologist, circa 1890 ».

⁴¹ G. Canguilhem, *ibid.*, p. 484.

⁴² À ce propos, on peut consulter T. Pearce, *Pragmatism's Evolution*, p. 159-195.

⁴³ *Ibid.*, p. 271.

⁴⁴ Sur ces notions, voir T. Pearce, « Ecosystem engineering, experiment, and evolution », et J. Odling-Smee, K. Laland, et M. Feldman, *Niche construction. The neglected process in evolution*.

⁴⁵ J. Dewey, *Unmodern Philosophy and Modern Philosophy*, p. 212.

⁴⁶ Voir J. Dewey, « Syllabus : Social Institutions and the Study of Morals » (1923), p. 248-249 & 251.

2. La seconde est la *régression*. Elle intervient d'après Dewey lorsque « l'intégration de l'organisme et de l'environnement est rétablie sur un plan qui du point de vue des habitudes antérieures représente une détérioration : du parasitisme, des fixations chroniques, un abandon des "habitudes supérieures", un accommodement à un environnement moins hétérogène⁴⁷ ».

On notera que cette caractérisation n'est pas sans rappeler la façon dont Canguilhem (à la suite de Goldstein notamment) thématise l'état pathologique comme une « allure de vie » fonctionnellement amoindrie, liée à une diminution de la capacité normatrice du vivant : pour éviter toute réaction catastrophique, l'organisme malade est obligé de limiter drastiquement son exposition à des facteurs de risque ; il doit renoncer à des activités qu'il faisait auparavant sans y penser et évolue du même coup dans un milieu restreint. En d'autres termes, la maladie s'atteste par un affaiblissement de la capacité d'adaptabilité plastique et créative du vivant⁴⁸.

3. Enfin, la troisième modalité est la *croissance reconstructrice*. Elle intervient pour Dewey lorsque le rétablissement de l'intégration se fait sur un plan qui est fonctionnellement supérieur au précédent, au sens où les possibilités de vie offertes à l'individu sortent augmentées de l'effort pour dépasser l'état de crise qu'il a traversé. Comme le précise Dewey : « la vie *croît* lorsqu'un décalage momentané offre une transition vers un équilibre plus large entre les énergies de l'organisme et celles des conditions dans lesquelles il vit⁴⁹ ».

Cette croissance reconstructrice s'appuie d'après Dewey du côté organique sur le processus d'habitation, qui permet l'acquisition de nouvelles capacités, de nouvelles dispositions, qui fonctionnent pour l'organisme comme de nouveaux organes en lui ouvrant des façons inédites de se rapporter au monde ; et du côté extra-organique par des productions artéfactuelles et autres modifications durables dans son environnement, qui servent à l'organisme d'adjuvants dans la poursuite de ses activités. L'inventivité technique intervient ainsi d'après Dewey au sein même des exigences du vivant, via la production de nouveaux organes à la fois intra-organiques et extra-organiques qui contribuent à la réalisation de ses fonctions (tout en les complexifiant⁵⁰).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 249.

⁴⁸ Voir G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*.

⁴⁹ J. Dewey, *L'Art comme expérience*, p. 46 (trad. mod.).

⁵⁰ Dans un texte précoce, Dewey prend l'exemple du téléphone pour expliquer l'effet-retour des productions artéfactuelles sur les fonctions et les besoins de l'organisme : il suggère que l'invention du téléphone ne fait pas que satisfaire des besoins préexistants (de sociabilité) mais en crée aussi de nouveaux, qui devront à leur tour trouver leurs conditions de satisfaction : cf. *Outlines of a Critical Theory of Ethics* (1891), p. 369-370.

Car, si d'après Dewey la téléologie immanente aux systèmes vivants est bien lorsqu'il a été troublé de rétablir le niveau d'intégration minimal avec l'environnement indispensable à la poursuite de ses activités, au travers de cet effort de réajustement, en cas de croissance, c'est la nature même des activités de l'organisme qui sort transformée : l'organisme acquiert de nouvelles dispositions, développe de nouvelles fonctions, initie des rapports inédits à son médium de vie, qui suscitent à leurs tours de nouveaux besoins, qui vont appeler de nouveaux efforts d'ajustement, et complexifient d'autant ses efforts d'adaptation. « C'est en particulier vrai des organismes humains, écrit Dewey, que les activités réalisées pour satisfaire des besoins changent l'environnement de sorte de nouveaux besoins adviennent, qui demandent à leur tour des changements supplémentaires dans les activités de l'organisme afin d'être satisfaits, dans un enchaînement potentiellement sans fin⁵¹ ».

Pour Dewey cette adaptabilité créatrice prend des formes radicalement neuves chez l'être humain, en vertu de la plasticité comportementale qui est la sienne et des formes de transmission culturelle propres à son espèce. Grâce aux effets sédimentés de l'activité technique, l'être humain modifie son environnement dans des proportions jamais vues au sein l'histoire du vivant ; et grâce à l'apprentissage culturel, il peut bénéficier des acquis non seulement de sa propre expérience, mais aussi de celles de ses pairs et de ses ancêtres, ce qui lui ouvre des possibilités d'action inédites⁵².

La culture pour Dewey intervient ainsi au sein même des exigences du vivant, comme une série d'instrumentalités à la fois organiques et extra-organiques qui sous-tendent et complexifient l'effort d'ajustement plastique, dynamique et créateur des humains à leurs conditions de vie. Pour Dewey, l'évolution des formes culturelles, dans toute sa contingence et son historicité, prend donc place au sein même de l'évolution – elle-même ouverte, buissonnante et imprévisible – du vivant, dont elle constitue l'une des modalités spécifiques. Si, d'après Dewey, ce processus d'évolution culturelle fait fonds sur des conditions biologiques et environnementales héritées, à la fois limitantes et habilitantes, il s'agit d'un processus historique résolument ouvert qu'aucun *télos* préétabli ne vient borner.

Canguilhem insiste également sur la plasticité constitutive des organismes vivants, qui sous-tend leur débat normatif avec leur milieu de vie. Si une machine, explique-t-il, manifeste une « rigidité fonctionnelle » quasi-totale, au sens où ses fonctions ont été fixées une fois pour toutes par l'ingénieur qui l'a conçue et qu'elle ne peut s'en écarter, les êtres vivants complexes, comme les humains, sont capables de dévier de leurs modes de fonctionnement habituels et même de faire

⁵¹ J. Dewey, *Logique*, p. 87 (trad. mod.).

⁵² J. Dewey, *Unmodern Philosophy and Modern Philosophy*, p. 326-327.

advenir de nouvelles fonctions dans leur débat continué avec leur environnement, afin de répondre de façon créative aux aléas qui les affectent⁵³. Dans le cadre de sa « philosophie biologique de la technique », Canguilhem voit dans les productions artéfactuelles un phénomène qui procède de « l'effort spontané du vivant pour dominer le milieu et l'organiser selon ses valeurs de vivant⁵⁴ ».

Certes, Canguilhem souligne ultimement ce qui sépare l'être humain des autres espèces vivantes, du point de vue de sa capacité d'adaptabilité créatrice, en vertu de la « plasticité fonctionnelle⁵⁵ » démultipliée qui est la sienne :

Les organismes vivants sont capables d'altérations de structure ou de perturbation de fonctions qui, si elles ne vont pas jusqu'à les détruire, peuvent compromettre l'exécution des tâches que l'hérédité spécifique leur impose. Mais la tâche spécifique de l'homme [c'est-à-dire la tâche qui lui advient en vertu de la trajectoire évolutive propre à son espèce] s'est révélée être l'invention et le renouvellement des tâches dont l'exercice requiert à la fois apprentissage et initiative, dans un milieu transformé par les résultats même de cet exercice⁵⁶.

Cependant, pour lui, cette dynamique inventive est déjà à l'œuvre dans n'importe quelle forme de vie, puisqu'elle fait un avec la puissance normative du vivant.

3. Conclusion : la possibilité d'une biologisation de l'humain sans biologisme

Ainsi donc, pour revenir à l'objection dont nous sommes partis, il est indiscutable que Dewey et Canguilhem proposent chacun une biologisation de l'expérience humaine, qu'ils reconduisent à son ancrage fonctionnel dans les processus et les exigences du vivant. Dewey assume ce geste de biologisation sans ambiguïté :

Le pragmatisme considère que tous les accomplissements supérieurs de la vie organique individuelle résultent du stress et de la pression suscités par le problème de maintenir les fonctions de la vie. Car l'existence ne peut se maintenir que si l'organisme « gagne sa vie » en manipulant son environnement de façon appropriée en l'ajustant à ses besoins de vivant. [...] Dans chaque cas, l'objectif est de subordonner les matériaux et les forces de l'environnement naturel afin de les rendre tributaires de l'exercice des fonctions de la vie⁵⁷.

Pour ces deux auteurs, l'intégralité des rapports de l'être humain à son milieu de vie est indexée à son effort en vue d'assurer les conditions indispensables à l'exercice de ses fonctions (*life-functions*). Cependant, ces deux auteurs échappent à tout réductionnisme biologique dans la mesure

⁵³ G. Canguilhem, « Machine et organisme ».

⁵⁴ *Ibid.*, p. 476 et *Le normal et le pathologique*, p. 228.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 176. Sur la notion de « plasticité fonctionnelle » chez Canguilhem, et son importance pour comprendre la normativité de l'organisme, voir J. Scholl, « Contextualizing medical norms : Georges Canguilhem's surnaturalism ».

⁵⁶ G. Canguilhem, « Une pédagogie de la guérison est-elle possible ? » (1978), p. 808-809.

⁵⁷ J. Dewey, « The Bearings of Pragmatism Upon Education » (1908), p. 178.

où ils défendent ce que Trevor Pearce a proposé d'appeler un « fonctionnalisme dynamique⁵⁸ », au sens où pour eux, les fonctions d'un organisme complexe tel que l'être humain ne sont pas fixes ni intangibles, mais se transforment au cours du temps, au travers d'un processus de reconstruction dialectique, dont l'organisme, le monde, et leurs modalités de relations sortent transformés.

C'est précisément en vertu de cette dynamique de co-évolution dialectique ouverte, singulière et imprévisible entre les organismes et leurs environnements que pour ces deux auteurs, reconduire l'expérience humaine à son ancrage biologique ne revient pas à subordonner la conduite humaine à un *telos* préétabli, qui serait inscrit une fois pour toutes dans sa constitution biologique ou dans la trajectoire évolutive de son espèce, mais plutôt à reconnaître tout vivant, et singulièrement le vivant humain, comme cet être normatif auquel il appartient de faire advenir de nouvelles fonctions et de nouvelles finalités dans son débat créateur et imprévisible avec son milieu de vie.

A ce propos, ces deux auteurs partagent un fort motif pragmatiste lorsqu'ils ressaisissent les origines de l'intelligence humaine dans « la lutte des êtres organiques pour assurer un exercice réussi de leurs fonctions⁵⁹ » pour reprendre les termes de Dewey. Cependant, il ne faut pas s'y tromper : à un critique qui l'accusait en 1917 de ne voir dans l'intelligence qu'un « lubrifiant pour faciliter le fonctionnement des rouages du corps⁶⁰ », Dewey répond que pour un pragmatiste la fonction de l'intelligence est d'abord de libérer la conduite humaine de sa soumission à toute fin préétablie, en permettant au vivant humain de projeter constamment de nouvelles fonctions et de nouveaux finalités dans sa relation imprévisible avec ses conditions de vie. Comme il l'écrit :

la leçon du pragmatisme, ce n'est pas l'utilisation de la pensée pour accomplir des objectifs qui sont déjà donnés, que ce soit dans le mécanisme du corps ou dans l'état présent de la société, mais l'usage de l'intelligence pour libérer et libéraliser l'action⁶¹.

De même, Canguilhem reprend un fort motif pragmatiste lorsqu'il rapporte l'intelligence à la différence qu'elle introduit dans les modalités du débat continué entre les êtres vivants et leurs conditions de vie, et déclare que la connaissance est « une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu⁶² ». Néanmoins, Canguilhem insiste également sur le caractère imprévisible, créateur et ouvert de cette disposition, qui rompt avec tout dessin préétabli : « définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin qui est de

⁵⁸ T. Pearce, « American Pragmatism, Evolution, and Ethics », p. 54.

⁵⁹ J. Dewey, « The Bearings of Pragmatism Upon Education », p. 178.

⁶⁰ J. Dewey, « The Need for a Recovery of Philosophy » (1917), p. 44.

⁶¹ *Ibid.*, p. 45.

⁶² G. Canguilhem, « La pensée et le vivant », p. 340.

permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie⁶³ ».

Ainsi, pour ces deux auteurs, il y a une dimension créatrice irréductible à l'œuvre dans la vie humaine, qui, pour conquérir les conditions nécessaires à l'exercice de ses fonctions (qui se transforment sans cesse suite à l'effet en retour de ses productions techniques sur ses dispositions) doit s'engager dans un processus de reconstruction critique de la situation qui implique « recherche et expérimentation : l'organisme est obligé d'effectuer des variations, et s'expose à l'erreur et à la déception⁶⁴ », écrit Dewey. « La vie est expérience, argue également Canguilhem, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative dans tous les sens⁶⁵ ». Si Canguilhem et Dewey reconnaissent que cette dynamique innovatrice trouve à se réaliser selon des modalités fortement singulières chez l'être humain en vertu de la plasticité culturelle qui lui est propre, ils considèrent qu'elle est déjà manifeste dans la moindre forme de vie qui, dans sa précarité et sa versatile adaptabilité, est toujours déjà le siège d'une « aventure expérimentale⁶⁶ ».

C'est donc finalement bien vertu de leur « philosophie expérimentale de la vie⁶⁷ », qui voit dans la vie un processus créateur, buissonnant, et imprévisible, et ressaisit l'inventivité culturelle et technique dans le prolongement de la dynamique normatrice critique du vivant, que Dewey et Canguilhem posent chacun, au travers de leurs théories, les conditions d'une biologisation de l'expérience humaine qui évite tout risque de biologisme.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ J. Dewey, *L'expérience et la nature*, p. 217. Sur l'idée d'expérimentation vitale dans la tradition pragmatiste, on peut également consulter D. Debaise (dir.), *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*.

⁶⁵ G. Canguilhem, « Machine et organisme », p. 466.

⁶⁶ J. Dewey, *Human Nature and Conduct* (1922), p. 197.

⁶⁷ J. Dewey, *German Philosophy and Politics* (1915), p. 200.